

Cours 11. La littérature française à la fin du XIX-e, au début du XX-e siècles

La littérature fin de siècle et ses prolongements

Les écrivains de l'époque 1900 forment deux groupes distincts. Les uns, Anatole France, Loti, Bourget, Barrés, Rostand; la comtesse de Noailles sont les continuateurs de la tradition. D'un autre côté, il y a ceux qui ont préparé les transformations survenues, aux alentours de 1920, dans notre littérature.

Les premiers se rattachent donc au siècle finissant, même lorsque leur vie et leur activité littéraire se sont prolongées fort avant dans le siècle nouveau. Les autres appartiennent déjà au XX^e siècle : Péguy mort en 1914, Apollinaire mort en 1918 sont restés très proches de nous.

Retour au romantisme : La tradition du roman idéaliste est reprise par Hector Malot, André Theuriet, Georges Ohnet. Quelques-unes de leurs œuvres furent extrêmement populaires, p.ex., *Sans famille* d'Hector Malot. Les deux grands romantiques de cette époque sont Loti et Barrés.

L'héritage du Parnasse : Jean Moréas considéré jusque là comme un des maîtres du symbolisme, fonde avec Charles Maurras, Raymond de la Tailhède et quelques autres l'Ecole romane, qui se propose de revenir « au vrai classicisme et à la vraie antiquité, ainsi qu'à la versification traditionnelle la plus sévère ».

L'héritage du symbolisme : Si l'on excepte Claudel et Milosz, qui sont partis du symbolisme pour se construire des philosophies originales, le symbolisme ne recherche plus l'absolu métaphysique. Il se contente d'images gracieuses, mais banales : forêts où chantent les sources, fées aux cheveux d'or etc.

La littérature au service des valeurs traditionnelles

Politiquement et socialement la littérature de cette époque est, dans sa grande majorité, conservatrice. Les écrivains appartiennent presque tous à la classe bourgeoise et les menaces qui pèsent sur la civilisation traditionnelle les inquiètent. L'affaire Dreyfus cristallise cette inquiétude. Sans doute Zola, Péguy, et plus mollement Anatole France prennent la défense de l'accusé. Mais les conformistes s'épouvantent du discrédit jeté sur nos institutions et rêvent de replacer la France au rang des

nations fortes. Barrés devient l'apôtre d'un nationalisme agressif, le romancier de la revanche. Maurras fonde en 1899 *L'Action française*.

Les dangers de guerre, qui se précisent à partir de 1905, exaspèrent les sentiments nationalistes. Le socialiste Péguy rejoint le clan des écrivains patriotes. Il entame de vigoureuses campagnes contre les historiens et sociologues qui ont perdu le sens de la tradition nationale. Barrés et Maurras comptent parmi les maîtres les plus écoutés de la jeunesse.

1. François-Anatole Thibault, dit Anatole France (1844-1924)

Fils d'un libraire parisien. Etudes au collège Stanislas. Lecteur chez l'éditeur Lemerre. Adjoint de Leconte de Usie à la bibliothèque du Sénat. Publie des vers parnassiens, un roman *Le Crime de Sylvestre Bonnard* (1881), des souvenirs *Le Livre de mon ami* (1885). Devient critique littéraire du *Temps*.

1888 : début d'une liaison, très profitable pour sa caméra, avec Mme Arman de Caillavet.

Plus tard: *Thaïs* (1889), *La Rôtisserie de la reine Pédauque* (1892), *Le Lys rouge* (1894), *Le Jardin d'Epicur* (recueil d'essais philosophiques. 1899).

1896-1901 : roman *Histoire contemporaine* (I. *L'Orme du Mail*. - II. *Le Mannequin d'osier*. - III. *L'Anneau d'améthyste*. - IV. *M.Bergeret à Paris*).

1904 : recueil *Crainquebille, Putois, Riquet et plusieurs autres récits profitables*, première œuvre où le héros principal n'est pas un philosophe intelligent, mais un homme du peuple, un marchand de rue qui est appelé au justice pour rien. Crainquebille ne peut pas comprendre ce qui se passe autour de lui pendant la cérémonie du tribunal, il ne saisit même pas le contenu du discours qu'on prononce pour l'accuser ou pour le défendre. L'auteur s'y manifeste contre la justice et le tribunal en France, critique la société où l'on peut mettre en prison pour rien.

1908 : *L'Île des Pingouins*, roman antibourgeois où A.France démasque sous forme allégorique la réalité et même l'histoire de la France, surtout les sources de l'inégalité, du cléricalisme et du militarisme.

1912 : *Les Dieux ont soif*, un des meilleurs romans sociophilosophique où l'auteur, étudie la politique, l'histoire, les révolutions passées et tâche de trouver les

réponses aux questions brûlantes, posées par son époque. A. France ne montre pas de progrès dans le développement de la société, il présente l'histoire comme le tourbillon des événements.

1921 : prix Nobel.

Passe la fin de sa vie dans sa propriété tourangelle de la Béchellerie.

UN HUMANISTE PAÏEN

Il possède une solide culture classique. L'image de l'antiquité, même vue à travers ses souvenirs scolaires, l'émeut profondément. Il fait revivre dans Thaïs la beauté païenne. Ses porte-parole sont des humanistes comme lui : Sylvestre Bonnard, vieil homme érudit ; Jérôme Coignard, abbé philosophe, débonnaire et jouisseur, M. Bergeret, professeur de littérature latine. Il professe l'irréligion. Mais s'il égratine parfois l'Eglise, il le fait «avec décence et bon goût». Il admet les bizarreries de la nature humaine et s'en amuse. Se réclamant d'Epicure, il esquisse un portrait du sage : celui qui accepte la vie comme elle est, et qui sait jouir de ses bienfaits sans excès, mais avec volupté. Il est très convaincu des éminentes vertus de la clarté dans la pensée comme dans le style. Il manie subtilement une langue très pure, que l'on admira beaucoup, mais que l'on juge maintenant «pauvre et décolorée». Le symbolisme et le naturalisme lui apparaissent comme des monstruosité. Chargé de contribuer au choix des auteurs qui devaient figurer dans le troisième *Parnasse*, il en a fait éliminer Verlaine et Mallarmé.

2. ANATOLE FRANCE ET LES PROBLÈMES DE SON TEMPS

Il met en scène, dans plusieurs de ses romans, la haute société raffinée et jouisseuse avec ses intrigues de politique, d'affaires et d'amour, ou encore la bourgeoisie provinciale, fonctionnaires, ecclésiastiques, propriétaires, qui se rencontrent sur le mail, chez le libraire, dans les salons, et qui discutent sur les événements du jour. Les humbles se mêlent parfois à cette comédie humaine.

Il considère avec scepticisme les institutions humaines. A défaut de la république idéale de M. Bergeret, où il n'y aurait plus de gain ni de salaire, et où tout serait à tous, il se contente de la république actuelle, qui gouverne mal mais qui gouverne peu. Sa prise de position en faveur de Dreyfus l'attire vers le socialisme.

Plus tard il se déclarera communiste. Mutation surprenante chez cet esthète douillettement installé dans une gloire confortable. Ce n'est pas qu'il eût le goût de la révolution. Mais il n'était pas indifférent au malheur des autres, il rêvait d'une humanité accédant à la sagesse par le bien-être et il pensait que «les collectivistes et les libertaires préparent l'avenir en combattant toutes les tyrannies».

3. Romain Rolland (1866-1944)

Agrégé d'histoire. Membre de l'Ecole française de Rome. Professeur d'histoire de l'art à l'Ecole normale et de musicologie à la Sorbonne. Admirateur de Tolstoï avec lequel il correspond.

1898-1902 : *Le Théâtre de la Révolution* (I. *Les Loups*. - II. *Le Triomphe de la raison*. - III. *Danton*. - IV. *Le 14 juillet*).

1903 : *Vie de Beethoven*, essai qui a commencé les biographies des grands hommes et qui a servi de prologue pour le roman *Jean-Christophe*.

1911 : *Vies héroïques*, livre d'essais biographiques, consacré aux maîtres incontestables des arts de l'époque : Beethoven, Michel-Ange, Tolstoï.

1904-1912 : roman-fleuve *Jean-Christophe* (10 volumes).

1914-1918 : réside en Suisse.

1915 : *Au-dessus de la mêlée* (articles parus dans le *Journal de Genève*).

1916 : prix Nobel.

1919 : *Colas Breugnon*, roman sur la ville natale de Rolland et ses habitants.

1922 : Fonde la revue *Europe*.

1922-1933 : *L'Ame enchantée* (roman-fleuve en 4 volumes).

Se retire à Vézelay (1937).

LE MAITRE DU ROMAN-FLEUVE

Jean-Christophe est un roman-fleuve, le premier en date du XX^e siècle. Romain Rolland aimait cette métaphore. Elle revient souvent dans son livre, où le Rhin ne sert pas seulement de décor, mais suggère le cours de la vie humaine et l'écoulement des générations. L'appellation de roman cyclique convient aussi à cette œuvre qui raconte non pas une destinée unique, mais tout un cycle d'aventures, dont les héros ne tiennent parfois que de loin au personnage principal. L'unité de l'ensemble est faite

d'amour de la vie, d'hommage à la musique et de l'exemple que Romain Rolland nous met sous les yeux d'un héros non point parfait (il est rude, dominé par de puissants instincts), mais énergique et généreux.

LE PENSEUR SOCIALISTE

Romain Rolland rêve d'une humanité fraternelle, et trouve trop étroit le cadre de la patrie. En pleine guerre, son pacifisme hautement affirmé dans *Au-dessus de la mêlée* scandalisa l'opinion française. Plus tard Romain Rolland s'enthousiasma simultanément pour la Russie bolcheviste et pour l'Inde de Gandhi, cherchant à concilier le socialisme révolutionnaire et le principe de non-violence.

Il est ennemi de tout sectarisme, et malgré sa sympathie pour le marxisme, il a pu écrire : «Avec le prolétariat, toutes les fois qu'il respectera la vérité et l'humanité
Contre le prolétariat, toutes les fois qu'il violera la vérité et l'humanité.»

4. André Gide (1869-1951)

Languedocien par son père, normand par sa mère. Elevé dans un protestantisme rigide. Fréquente Pierre Louys, Valéry. Publie à compte d'auteur *Les Cahiers d'André Walter* (1891). Séjourne à Biskra (1893-1894). Se libère de sa morale puritaine. Epouse néanmoins sa cousine Madeleine Rondeaux (1895).

Paludes (1895). *Les Nourritures terrestres* (1897). *L'Immoraliste* (1902). *La Porte étroite* (1909).

1909 : cofondateur de la *Nouvelle Revue française*.

Les Caves du Vatican (1914). *La Symphonie pastorale* (1919). *Corydon* (1924). *Les Faux-Monnayeurs* (1925). Désormais sa production littéraire se ralentit.

A la suite d'un voyage au Congo (1925-1926), fait campagne contre le colonialisme. S'enthousiasme pour le communisme (1932-1937). Prix Nobel (1947).

Œuvres autobiographiques : *Si le grain ne meurt* (1926) ; *Journal* (couvre les années 1889 à 1949) ; *Et nunc manet in te* (écrit en 1938, sur ses rapports avec sa femme récemment morte).

SON IMMORALISME

La pensée de cet « insoumis » est difficile à fixer, tant elle comporte de méandres. Il écrit : « Familles, je vous hais », et sans doute le pense-t-il. Pourtant il se

marie, mais c'est pour trouver près de lui une présence dévouée, sans autre obligation de sa part qu'une affection courtoise et distante. Esprit religieux, il est sur le point de se laisser convertir au catholicisme par Claudel, mais ne pouvant mettre Dieu dans son jeu, il accumule contre lui les rancunes, et finalement fera semblant de l'ignorer. Il cède à ses penchants homosexuels avec la conscience du péché, mais en se donnant raison à lui-même et en justifiant par tous les moyens cette possession dont il est la victime consentante. Il ignore la bonté. Comme ses héros, Michel (*L'Immoraliste*), Jérôme (*La Porte étroite*), il sacrifie les autres à son plaisir. Il prêche l'amour égoïste de la vie. Il se plaît à troubler par des suggestions malsaines. On dirait qu'il s'est fixé pour but de nous désintoxiquer de ce que l'on appelle les bons sentiments.

SON ORIGINALITÉ LITTÉRAIRE

Cet écrivain, qui aime tant parler de lui, affectionne tout particulièrement un genre indéterminé qui tient du roman et de la confession lyrique. Pour désigner *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *La Symphonie pastorale*, il rejette donc l'appellation de roman et préfère celle de récit. Il désigne sous le nom de sottises ceux de ses ouvrages qui ont un caractère de fantaisie moqueuse (*Les Caves du Vatican*). Littérairement son œuvre capitale est *Les Faux-Monnayeurs*, un vrai roman. Il y apporte d'intéressantes innovations. Il renonce à l'unité de sujet. Il met en scène des personnages dont le destin n'est pas réglé d'avance. Il disloque le récit pour mieux le faire ressembler au désordre de la vie. Son style tend vers la perfection classique.

Marcel Proust (1871-1922)

Fils d'un médecin réputé. La fortune de ses parents lui assure une vie facile et lui permet de fréquenter les salons élégants. Publie une traduction du critique d'art anglais Ruskin (1904). Après la mort de son père (1903), puis de sa mère (1905), sa santé se détériore (asthme). Il vit en reclus, ne sortant guère que la nuit. Reste ignoré du grand public jusqu'en 1919 (prix Goncourt). S'épuise au travail.

Il n'a guère écrit qu'une œuvre, *A la recherche du temps perdu*, dont *Jean Santeuil* et *Contre Sainte-Beuve* sont les premiers états et qui comprend : I. *Du côté de chez Swann* (1913) publié à compte d'auteur; II. *A l'ombre des jeunes filles en*

fleurs (1919, prix Goncourt); III. *Du côté de Guermantes* ; IV. *Sodome et Gomorrhe*; V. *La Prisonnière* ; VI. *Albertine disparue* ; VII. *Le Temps retrouvé*.

SA CONCEPTION DU TEMPS

Marcel Proust constate avec angoisse la fuite du temps et les destructions qu'elle entraîne. Pour retrouver le «temps perdu», il fait appel aux ressources de la mémoire, non pas la mémoire habituelle, qui est utilitaire et logique, mais la mémoire profonde, qui est involontaire. Dans les reconstitutions de cette sorte, la sensibilité joue un plus grand rôle que l'intelligence. Elle ressuscite le passé sans tenir compte du temps vrai, des proportions exactes. Elle suit le rythme capricieux des émotions, « les intermittences du cœur».

Le narrateur laisse les faits s'agencer d'eux-mêmes. Il ne s'impose pas à eux. Même lorsqu'il dit «je», il est une conscience au pouvoir réfléchissant et non un personnage. Il se place sur deux plans du temps : le moment où se sont passés les événements et le moment présent. Les images se corrigent et se complètent l'une l'autre. Ainsi prend une vie nouvelle et durable ce qui n'avait été que fugitif. C'est pourquoi Proust a pu écrire que la «réalité n'existe pas pour nous, tant qu'elle n'a pas été recréée par notre pensée».

SON UNIVERS

Se confondant plus ou moins avec son narrateur, sans se laisser aller au jeu banal des confidences, il recompose le monde heureux de son enfance, il fait revivre des figures chères, il retrouve l'atmosphère de Combray (Illiers), les heures de lecture dans le jardin, les promenades «du côté de chez Swann» ou «du côté de Guermantes». Il raconte l'orageuse liaison de Swann et d'Odette, prélude aux passions qu'il éprouvera lui-même pour Gilberte Swann et pour Albertine. Il y mêle de profondes réflexions sur l'amour, sans trahir son penchant pour l'inversion sexuelle. Il nous introduit chez l'orgueilleuse duchesse de Guermantes, dans le salon bourgeois des Verdurin, auprès de l'inquiétant baron de Charlus. Le cadre de l'action se déplace : tantôt Combray, tantôt la plage de Balbec animée par la présence des «jeunes filles en fleurs», tantôt Paris.

Son expérience l'a rendu pessimiste. Il constate l'incompréhension qui existe entre les êtres. Il voit l'amour se perdre dans les souffrances de la jalousie. L'image du vice et de la déchéance qui en est la rançon l'épouvante. Mais cette «comédie mondaine» l'a intéressé au plus haut point, s'est confondue avec sa propre vie, et par le miracle de son génie, la peinture qu'il nous donne de cette société superficielle en train de se défaire est une oeuvre profonde.

Guillaume Apollinaire (Wilhelm de Kostrowitzky) (1880-1918)

Fils d'un officier italien et d'une aventurière polonaise. Enfance très ballottée. Précepteur en Allemagne, s'éprend (1902) d'une jeune Anglaise, Annie, dont il sera «le mal aimé».

A partir de 1903, fréquente à Paris des écrivains et artistes d'avant-garde. Li son avec Mené Laurencin, l'inspiratrice du *Pont-Mirabeau* (1908-1912). Vit de travaux de librairie et d'articles d'art. *L'Enchanteur pourrissant* (1909) *L'Hérésiarque et Ciede* (1910. Trois voix au prix Concourt).

1913 : *Alcools* (1898-1913).

Engagé volontaire (1914). Blessé à la tête et trépané (1916).

1917 : *Les Mamelles de Tirésias* (drame).

1918: *Calligrammes*. Se marie. Meurt, le 9 novembre, de la grippe.

1947 : *Ombre de mon amour*.

UN FANTAISISTE DE GÉNIE

Certains de ses premiers poèmes, comme *Le Larron* (1903), semblent procéder de l'influence symboliste. Sans doute y suit-il sa propre logique. Mais il ne cherche pas à se rendre intelligible. Il crée des mots avec une sorte de pédantisme déconcertant. Il n'a jamais eu de doctrine poétique bien arrêtée.

Sa manière habituelle, qui s'est précisée au contact de Max Jacob, de Jarry, de Picasso, consiste à céder aux suggestions de l'irrationnel, à laisser s'assembler des images disparates. Il a entrevu le parti que la littérature pouvait tirer des songes. Ses *Calligrammes* reproduisent par la disposition typographique du texte la forme de l'objet évoqué. Il n'est pas surréaliste, bien qu'il ait inventé le mot. Mais ses audaces préludent au surréalisme.

Lorsqu'il contrôle sa fantaisie, se contentant de produire des effets cocasses par une inexactitude voulue, voilant sous l'humour le tragique de la vie, jouant délicatement avec ses émotions, c'est un poète exquis. *Le Pont Mirabeau*, tendre évocation de l'amour qui passe, est une sorte de complainte calquée sur le rythme d'une chanson du XII-e siècle. *La Chanson du Mal aimé*, oeuvre beaucoup plus longue et plus ancienne, inspirée par l'indifférence d'Annie et par la tristesse des soirs londoniens, contient, à côté de passages moins bien venus, des strophes où l'on trouve déjà ce ton émouvant de complainte populaire, ce style si joliment désarticulé.

Il aime les légendes (*Merlin, La Loreley*), les scènes familières, les paysages rhénans, l'atmosphère des ports. Il évoque les visions fugitives du voyage, les gares, les paysages qui défilent, les caprices de l'émigrant la veille de son départ, sa détresse inavouée sur le paquebot qui l'emmène. Il a su parler de la guerre en combattant courageux. Si son langage est nouveau, sa sensibilité, sa simplicité de cœur, sa générosité montrent qu'il ne s'est jamais coupé des sources éternelles du lyrisme.

